
HUBERT, Jacques. — *Rites traditionnels d'Afrique. Approche pour une théologie liturgique inculturée.* Paris, l'Harmattan ; Libreville, Raconda Walker/Ndzé, 2002, 189 p.

Jean Sévry



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/4974>

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2005

ISBN : 978-2-7132-2047-0

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Jean Sévry, « HUBERT, Jacques. — *Rites traditionnels d'Afrique. Approche pour une théologie liturgique inculturée.* Paris, l'Harmattan ; Libreville, Raconda Walker/Ndzé, 2002, 189 p. », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 177 | 2005, mis en ligne le 11 avril 2005, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/4974>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Cahiers d'Études africaines

HUBERT, Jacques. — *Rites traditionnels d'Afrique. Approche pour une théologie liturgique inculturée*. Paris, l'Harmattan ; Libreville, Raponda Walker/Ndzé, 2002, 189 p.

Jean Sévry

- 1 De toute évidence, l'Église se pose des problèmes à propos de ses liturgies. Cela apparaît dès le début de ce livre, mais aussi dans sa conclusion où l'auteur se plaint de « la régularité métronomique offerte par nos rituels » (p. 185). Or les croyants se dirigent de plus en plus vers de nouvelles églises qui leur offrent « de nouvelles sensations spirituelles ». Il s'agit donc, en quelque sorte, de répondre à cette concurrence.
- 2 Nous trouvons dans cet ouvrage une collecte faite pour l'essentiel au Gabon, mais aussi au Cameroun ou au Bénin, par des catéchistes ou des convertis. Nous ne savons rien des informateurs, nous n'avons droit à aucune carte, mais l'auteur ne se soucie guère d'anthropologie. Pour lui, il s'agit de rassembler tout ce que l'on peut glaner sur des pratiques plus ou moins vivantes entourant tous les moments importants, les temps forts de la vie dans ces régions de l'Afrique : mariage, naissance, entrée dans l'adolescence, repas de fête, jumeaux, rites de pardon et de réconciliation, rites de guérison, etc. On ne trouve en revanche presque rien sur le travail du deuil et les funérailles, pourtant si important dans ces cultures. Pour chacune de ces entrées, un sous-titre indique l'orientation de cette collecte : pour les rites ayant trait à l'entrée dans l'adolescence, lieu de tant d'initiations, on a droit à celui de la « confirmation », notion bien catholique s'il en fut. Quant au concept d'« inculturation », il n'est jamais clairement défini et frappe par son ambiguïté : « Inculturer, c'est partir d'une culture pour en rejoindre une autre et vice versa. Inculturer la Bonne Nouvelle serait donc partir de la culture hébraïque pour pénétrer dans la culture africaine. Mais l'inverse peut aussi être exact, partir de la culture africaine pour mieux comprendre l'Évangile. »

- 3 Voilà d'étranges vases communicants. Bien entendu, J. Hubert ne cite jamais la moindre étude sur les cultures africaines, ni même sur la notion de rite, alors qu'il existe une excellente littérature sur la question, de Jean Cazeneuve à Geza Roheim. Ce qui préoccupe cet enseignant du Gabon, c'est le renouvellement de ses propres rituels dans sa propre église. Dès lors, nous avons droit à tout un éventail d'attitudes. Il considère que certaines pratiques ne sont pas mauvaises, qu'on peut les garder, s'en approcher. Ainsi, à propos de rituels des Galoa qui plongent l'enfant dans une bassine d'eau après sa naissance : cela pourrait convenir pour un baptême. Mais peut-on, lors du baptême dans les tribus du Honeglenon avoir recours à des aliments pour la célébration, ou à diverses boissons « et même les colas » ? « Est-ce un sacrilège pour les chrétiens ? » Cette inculturation pointe mieux son oreille lorsqu'il est question de la circoncision chez les Bakota, et la condamnation tombe : « [P]ar rapport à notre foi chrétienne, nous devons écarter l'aspect folklorique ou de sorcellerie qui entoure ces rites. Ce qui peut être repris, ce sont les conseils que nous donnons » (p. 50).
- 4 Il en va de même à propos des repas de fête chez les Ngmé-Nyé du Gabon, et dès lors, l'auteur ne fait plus mystère des censures qu'il entend pratiquer, comme si une culture pouvait se manipuler comme bon nous semble : « Le jugement que je porte sur ces rites à partir de ma foi en Jésus Christ est assez négatif, car je les considère comme étant païens. Ils sont pratiqués par manque de connaissance de la parole divine. À mon avis, aucun aspect de ces rites ne peut être repris dans la célébration eucharistique. »
- 5 On pense à Mongo Beti, à son roman *Le pauvre Christ de Bomba* (1956), où le Révérend Père Drummont vient interrompre sans vergogne une célébration africaine au Cameroun en 1938 et brise les tambours sacrés. En serions-nous encore à ce stade ? En tout cas, nous assistons ici à un véritable naufrage, à un défilé d'épaves culturelles. Car ces rituels n'ont jamais droit à une véritable interprétation, ce ne sont plus que des gestes vidés de tout sens : le propre d'une croyance, lorsqu'on la prive de sa signification symbolique, est de n'être plus perçue que comme une superstition. On s'étonne devant tant d'ethnocentrisme, devant ce désir ardent de récupérer dans des pratiques ancestrales ce qui peut encore l'être, mais à des fins qui ne sont pas les siennes. La richesse, par exemple, des rituels de guérison, objet de tant d'études dans le champ de l'anthropologie culturelle, échappe complètement à notre auteur dont la « naïveté » a sans doute quelque chose de redoutable.